

Samedi 23 février/Luang Nam Tha

Six heures et demie. Meilleur état, ce matin. Dynamique, même si mon corps est encore dans le sommeil. Pris la décision hier soir de me lever et de partir pour Muang Sing, même si je ne pouvais pas connaître avec certitude l'heure du départ : comme dans beaucoup de villes, ils ont construit la nouvelle gare routière à sept kilomètres du centre. En quittant la chambre :

– *Si je rate ce bus, je vais ailleurs, n'importe où ailleurs. Le voyage se construit chaque jour, et aussi aujourd'hui.*

Mais au café, le tenancier qui se réveille juste et passe son temps à se gratter les fesses me dit qu'on peut prendre ce bus à l'ancienne station – près d'ici – toutes les heures !

En buvant mon Nescafé, je pense à ces cultures millénaires – toujours liées à la terre – que les gens vivent sans les penser. Ma grand-mère a passé les soixante dernières années à gommer sa « culture paysanne ». Pourtant, aujourd'hui, à quatre-vingt-deux ans, elle vient m'aider à débroussailler un taillis avec un plaisir, une habileté et une force dont je serais incapable. Elle *sait*, sans avoir appris consciemment : qu'est-ce qu'on doit couper, et comment tenir la plante, et comment la faucille, et quel geste de droite à gauche, et quelle courbure pour le dos, et quelle respiration. Elle sait, parce qu'autour d'elle, là où elle a grandi, tout le monde *savait*.

La culture n'est pas en chacun, mais on vit ensemble dedans. C'est comme l'air qu'on respire. Et ça n'a rien à voir avec les institutions « culturelles » que les pays développés mettent en place – tentatives maladroitement de peuples exsangues, incapables de porter la vie collective : une tête énorme sur un corps sans muscles. Ici, je vois des femmes qui ressemblent à ma grand-mère. Leur rencontre ne serait pas un choc : elles ont, inscrites au plus profond d'elles, les lois qui gouvernent leur vie, enracinées dans la terre. Tisser. Broder. Planter le riz. Préparer la soupe du matin.

La télé thaïe qu'on vient d'allumer montre des gens en train d'arroser des éléphants. La jeune fille de la maison, réveillée depuis un quart d'heure, essuie la vaisselle d'un geste machinal. Le jour se lève. Deux Chinoises arrivent, l'air pas plus chinois que n'importe qui. Elles demandent en

anglais la permission de s'asseoir ici pour attendre un bus. Le tenancier leur offre un thé, par politesse. Mais à peine est-il versé qu'un énorme car à étage s'avance sur la piste. Les deux femmes y montent. Dans quelques heures, elles auront passé la frontière. Je les regarde. S'il n'y avait pas la question du visa, je monterais avec elles.

En route vers Muang Sing

Dans le minibus, l'inévitable troupeau de jeunes blancs – j'ai dû réussir à me constituer un masque vraiment antipathique, ils ne me disent même pas bonjour. En attendant qu'on démarre, je repense à la découverte d'hier. En passant sur la piste, juchée sur mon vélo thaï, j'ai l'œil attiré par une tache de tissu rouge dans un petit bois, sur ma gauche. Un sentier discret y mène. Je laisse le vélo et m'engouffre dans la pénombre humide. La tache rouge, c'est un fanion accroché au bout d'un mât de trois mètres de long. Il y en a des dizaines d'autres, disposés en corolle comme des baleines de parapluie autour d'un pilier principal, en haut duquel on a fixé une ombrelle turquoise. Entre deux de ces sortes de totems, dans un enclos de bambou, une maison sur pilotis miniature. Le coin sent la charogne et est infesté de moustiques.

Au pied des mâts, le squelette d'une tête de buffle sacrifié. Il y a encore par terre la corde qui devait être autour de son cou. Accrochés sur les clôtures en bambou : des vêtements. Sur le petit balcon qui fait le tour de la maison, des objets usuels. Bouilloire, ampoule basse consommation, radiocassette, thermos, chapeau, bambou tressé en forme de mitre dans lequel on cuit le riz, vase, billets de banque... Sur l'un des murs de la maison, le portrait en noir et blanc d'une femme à l'air triste. Dessous, un tumulus encore frais et une stèle en ciment. Partout autour, des œuvres manifestement produites spécialement : formes en rotin tressé, broderies, lambeaux de tissu, dessins...

Je regarde autour de moi. En fait, il y a tout un village !

Formes multicolores fantomatiques mêlées aux arbres comme si elles se propulsaient vers les trouées du feuillage. Cabanes construites avec soin – mais sans porte ni fenêtre, trop petites pour qu'un homme de chair s'y tienne. Certaines ont l'air récent, mais la plupart s'écroulent et sont

happées par la végétation du sous-bois. Dans l'air, un calme à la fois spirituel et effrayant. Facile d'imaginer que c'est là un lieu interdit aux esprits des vivants, et qu'il pourrait bien m'arriver malheur si je ne respectais pas les morts qui vivent ici...

Pendant que je prends quelques photos, je parle aux esprits, je leur explique ce que je suis en train de faire. Je leur explique et je découvre en même temps ce que j'ai à leur dire.

– J'espère que vous n'avez pas peur de moi et que je ne vous dérange pas trop. Peut-être que vous comprenez le français, si vous êtes vieux, vous avez dû aller à l'école pendant la colonisation. Peut-être que vous pouvez me comprendre malgré la langue ? Est-ce que les esprits ont besoin du langage ? Je viens chez vous parce qu'il y a des choses qu'on a perdues dans mon pays. On a perdu la mort ! On a perdu l'intelligence de la mort, chez nous. Mon peuple n'est pas très heureux, et c'est peut-être à cause de ça. Les esprits ne peuvent pas vivre en paix, avec l'amour des leurs. On abandonne les morts, chez moi. C'est bien triste. Je suis très heureuse de vous rendre visite et de voir que vous êtes bien installés dans la forêt.

Harcelée par les moustiques, me vient à l'idée que c'est un bon endroit pour choper le palu. Plasmodium falciparum, en trois jours, t'es morte ! Et tu n'auras peut-être pas droit à un si beau cimetière ! Je ressors du bois pour m'enduire de citronnelle. Juste à ce moment, passe sur la piste un couple de paysans sur son scooter. L'homme conduit, la femme tient les outils. En me voyant surgir des fourrés, ils font une embardée et la femme pousse un cri perçant. Puis ils rient très fort.

Je me sens coupable d'être entrée là sans accompagnateur... Je n'ose pas y retourner. Et si ma venue troublait un équilibre ? Pourtant, je ne veux pas m'enfuir, et je veux remercier. Je ne sais pas bien qui ni pourquoi, mais ce n'est pas le plus important.

Pour la balade, j'avais emporté dans le panier du vélo un petit régime de bananes et un sac de khao niao. Je m'agenouille à l'entrée du sentier et suspends les sacs en plastique à une branche.

– C'est tout ce que j'ai à manger à vous offrir. J'espère que ça vous plaira. Merci. Au revoir.

Comme j'entends un vélo arriver, je salue vite le petit bois, me relève et prends autant que faire se peut un air dégagé : et si ma manière de faire

l'offrande n'était pas réglementaire ? Et si, tout simplement, je n'avais pas le droit de donner quoi que ce soit à ces esprits que je ne connais pas ? Je sens que les morts seront conciliants et comprendront ma manière cavalière de les nourrir, mais je crains d'offenser leurs vivants.

Ah, après une demi-heure, le chauffeur du minibus met le moteur en marche. Je lui signale qu'il manque quelqu'un : une passagère a laissé son sac à côté de moi en me demandant de lui garder sa place.

– Où elle est ?

– Elle a dû aller acheter quelque chose à grignoter.

Il éteint le moteur. Descend. Une femme – qui rôdait autour du minibus dans l'espoir qu'on se serrerait pour qu'elle embarque avec nous – saute sur l'occasion. Elle voudrait prendre la place de la passagère disparue. Le chauffeur refuse : ce n'est pas possible, il y a le sac de l'autre, elle va arriver. La femme insiste. Un quart d'heure passe. Le chauffeur se tourne vers moi :

– Elle est où, votre amie ?

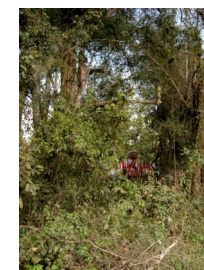
– Je ne sais pas. Je ne la connais pas, je ne sais...

– Ce n'est pas une falang ?

– Non, c'est une Lao !

– Oh.

Il sort le sac de la retardataire et fait signe aux gens qui sont sur la même rangée que moi de se décaler. Du coup, je me retrouve collée contre un homme. Je n'aime pas trop sentir sa chaleur contre ma cuisse. C'est certainement réciproque. La femme qui attendait monte en gloussant. Elle n'en revient pas d'avoir autant de chance.



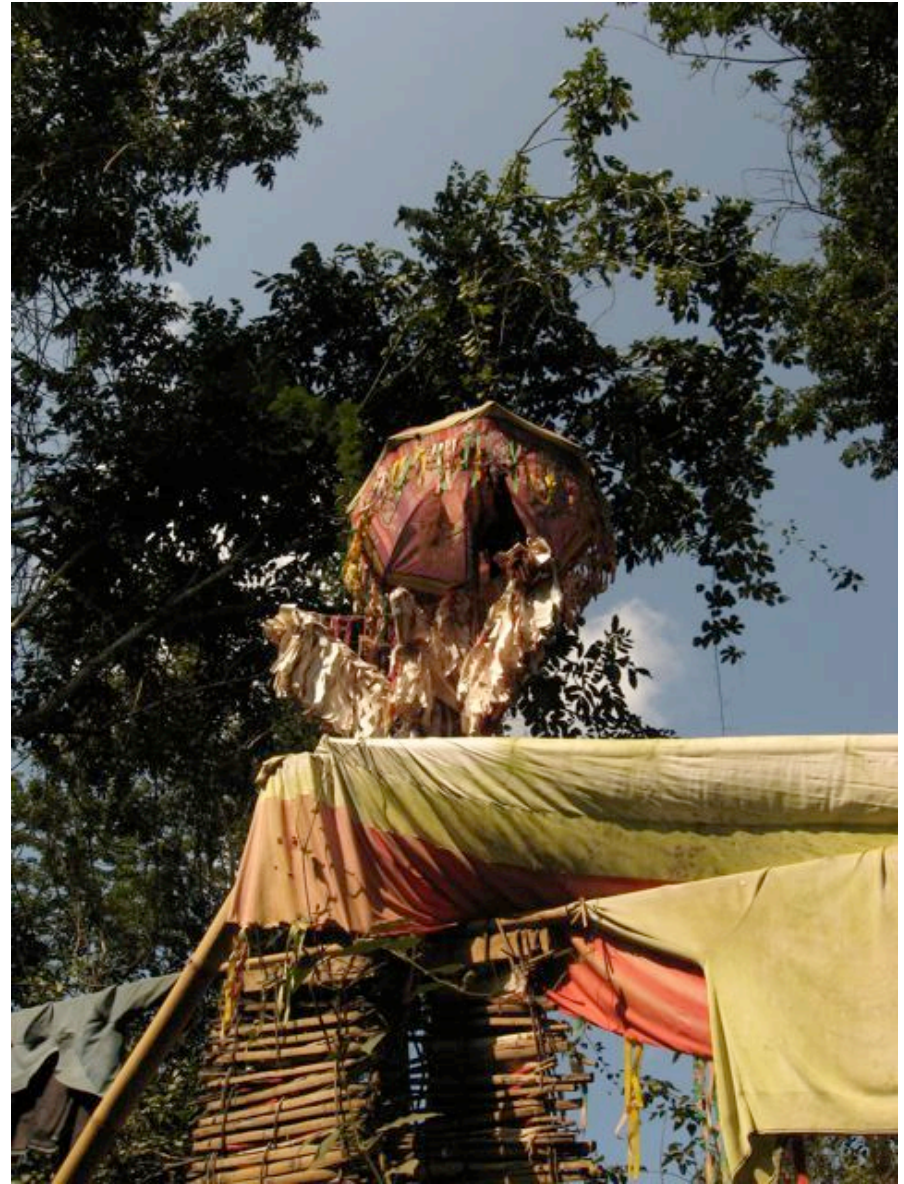












Muang Sing

« Bureau » des treks

À la porte, cinq ou six blancs attendent depuis une heure l'ouverture promise à seize heures par un écriteau. Les « secrétaires » – un homme et une femme sur leur trente et un – arrivent en courant, les joues en feu. Ils viennent manifestement de la grande fête de mariage qui se déroule à côté, ivres morts et hilares, hurlant un anglais rudimentaire, ne s'adressant à personne et à tout le monde à la fois... J'en profite :

– *Est-ce que je peux louer les services d'un guide ?*

– *OUI ON A GROUPE DÉPART DEMAIN !!!!*

– *Non, pas de groupe ! Seule.*

– *SEULE ? AHAHAHAH ! ELLE VEUT ALLER SEULE !!! AHAHAH !*

– *Je veux bien payer le prix d'un groupe, mais être seule.*

– *SEULE ? VOUS VOULEZ PAS GROUPE ?*

– *Oui, oui. Pas groupe. Seule, et pas dans les circuits habituels. Seule, et dans la montagne, loin dans la montagne.*

– *HAHAHAHAH ! Ça, on ne fait pas. On sait pas. Pas possible, ça ! AHAHAHAH ! Je propose trois jours sur le circuit « trek à la rencontre des minorités akhas », cent quatre-vingt-dix dollars.*

– *HEIN ?!*

Quelle bonne blague ! Les secrétaires sont hilares, moi aussi. Je suis aux confins du Laos, de la Chine et de la Birmanie, dans une enclave inaccessible il y a encore trois ans. Et même ici, le tourisme a pris ses aises ! On se tape sur les cuisses en se marrant pendant qu'ils me montrent sur la calculette le nombre de zéros du prix d'un « trek » en kips.

– *OUI, AHAHAH ! Et avec ce trek, vous allez là, là et là. (il montre sur la carte)*

– *HAHAHAHAH ! Juste à côté de la route ? AHAHAHAH ! Ahahah, vous plaisantez ?*

– *NON ! AHAHAHAH !*

– *HAHAHAHAH ! Bon, AHAHAH, au revoir, AHAHAHAHAHAH !*

Ahahah ! C'est vraiment pas sérieux ! C'est des comiques, ces falangs, qui achètent si cher une balade dans la campagne ! Je me lève et je quitte le bureau. Les autres touristes ont du mal à comprendre ce qui vient de se

passer. À défaut d'avoir trouvé un guide, j'ai reçu une bonne leçon de flegme et d'humour.

Finalement, je recrute un gars qui accepte de m'emmener à travers la montagne jusqu'à la frontière birmane : le Mékong. Mais ça reste trop cher et je repars au « bureau des treks », en chasse d'un ou deux blancs pas trop blancs qui voudraient tenter l'aventure.

Départ après-demain.